

L'EFFONDREMENT CULTUREL

Quand l'homme a faim, il oublie la culture. Quand une société ne s'intéresse plus à la culture, c'est qu'elle est réduite aux nécessités vitales. L'effondrement culturel auquel nous assistons semble indiquer que nous sommes en guerre. Cependant, dans une situation de guerre, la présence d'un ennemi commun resserre malgré tout le lien social. Alors que la situation de concurrence généralisée mise en place par la société de croissance est une guerre sans ennemi commun. La possibilité d'une culture est ainsi brisée, à la fois par la pression toujours plus importante des nécessités vitales et la destruction du lien social. La guerre économique, sans territoire ni débouché temporel, est encore plus totale qu'un conflit armé. Non seulement ce totalitarisme mercantile provoque un effondrement culturel, mais cet effondrement est utile à son fonctionnement.

Nous constatons que l'imprimerie, dont l'invention a diffusé le livre et provoqué la Renaissance, sert aujourd'hui majoritairement à imprimer des publicités et des emballages, c'est-à-dire des déchets visuels et des déchets tout court. Quant au livre, bien que devenu parent pauvre de l'imprimerie, il est noyé par une surproduction. Car cette inflation d'ouvrages censure sous l'encombrement de travaux médiocres les œuvres véritables. L'abondance est une technique d'occupation de l'espace

en librairie qui illustre déjà le type de combat que doit relever une œuvre de l'esprit pour être lue : lutter contre une masse.

Nous savons que la culture de masse est une conséquence de la société marchande, rendue possible par les techniques de diffusion des médias, et qui répand, en flux tendu, ses produits de divertissement. Mais il existe un mouvement artistique, l'art contemporain, qui semble, à première vue, par son élitisme et son hermétisme, prendre le contre-pied de l'objet culturel grand public. Qu'en est-il ?

Cette école est soutenue par l'État et les collectivités comme un classicisme incontournable. En s'autoproclamant « art contemporain », ce mouvement souhaite exclure toute production artistique en dehors de la nouvelle norme. Nous avons affaire, d'entrée, par le soutien public et une autoproclamation d'occupation totale du champ artistique, à une forme d'autorité et d'exclusion, donc à un pouvoir, c'est-à-dire à un rapport de force qui n'est pas sans rappeler l'effet de masse des livres en librairie. L'art contemporain se revendique, par son nom, comme une totalité qui prend toute la place, dénigrant comme obsolète toute autre tentative plastique, donc comme une masse saturant un espace.

Lorsqu'il expose un tas de charbon, un alignement d'ardoises ou des lits d'hôpitaux en rang, l'art contemporain supprime l'objet d'art en tant que singularité significative. N'importe quel tas de charbon ferait l'affaire. C'est

la démarche ou le concept qui définit l'œuvre et non le risque d'une composition singulière. L'œuvre ne vaut que par le discours qui l'habille, dans la tradition de l'emballage et de la publicité.

Mais l'art contemporain, dont l'intérêt s'épuise vite, doit, pour continuer à susciter les regards, transgresser plus encore. Les objets, volontairement insignifiants au début pour éviter le beau ou le composé, choisissent la provocation pornographique. On passe des alignements d'ardoises, bols de riz en rangées ou lits d'hôpitaux en nombre, à des excréments humains fabriqués par une machine, des nounours à pénis, des intestins en tissus suspendus à des fils, des poupées cadavres, des estomacs en verre, des corps humains vivants qui exhibent leurs mutilations ou plus simplement de véritables morts exportés de Chine et présentés dans des attitudes vivantes. On expose la dissociation, la mort, la mutilation et finalement la torture. Lorsque la culture, sublimation des instincts, n'est plus possible, les contenus reviennent toujours à la pornographie et à la torture, essentiellement liés, expressions des régimes totalitaires. Le subversif, qui relève de la pensée, est remplacé par le transgressif, qui n'est que le renoncement aux limites, spécificité de notre économie de croissance. On remplace ainsi l'audace artistique par l'insolence pornographique.

Or, nous retrouvons dans la pornographie l'effet de masse. Un corps pornographique n'est pas singulier. Il n'est plus une personne. Il n'est que chair, quantité. L'œil est collé à l'organe. Il a perdu toute distance. Le corps est

devenu une accumulation d'organes dissociés, mutilés de l'ensemble par leur expression pornographique, une obésité qui remplit tous les vides. L'art contemporain reprend, dans sa dimension publicitaire et pornographique, la saturation des vides propre à la culture de masse.

Pour penser, il faut une perspective. Une perspective nécessite du vide qui organise les choses dans un espace. L'encombrement actuel d'informations futiles, de faits divers (qui exposent des corps mutilés comme des objets d'art contemporain), d'objets culturels industriels ou prétentieux provoque la cécité culturelle.

Cette culture de masse est considérée à juste titre comme médiocre. Or, médiocre signifie moyen. Car le triomphe de la médiocrité n'est pas uniquement celui de la bêtise. C'est aussi celui de la moyenne, c'est-à-dire de l'absence de différenciation. Il ne ressort de la culture de masse qu'une effrayante stabilité. Ce milieu est conducteur alors que les différenciations gênent comme des obstacles. Les marchandises et l'argent circulent mieux dans une matière uniforme. La médiocrité est une abstraction, obéit à des lois, se modèle comme la matière du monde. Elle est à l'image d'une route où les voitures circulent aisément parce que le goudron est toujours identique.

De même que l'objet d'art contemporain n'a que la valeur de l'institution qui l'expose, de même, dans notre contexte de médiocrité, un individu ne se distingue plus que socialement ou financièrement. Objet de série, il n'est rien sans une institution qui le définit ou l'exclut.

Cette dichotomie entre un art contemporain, vitrine de prestige, volontairement hermétique pour dissimuler sa vacuité et soutenir l'élitisme de la classe dominante, et une culture de masse, destinée à écouler des marchandises et divertir en créant un bruit de fond, se retrouve dans la plupart des formes d'art : la musique est savante ou industrielle. L'objet plastique conceptuel ou ornemental. La littérature hermétique ou grand public. Le poète contemporain travaille en effet sur la langue comme un expert ou écrit naïvement des alexandrins pour concours floraux, le compositeur contemporain invente des sons discordants pour spécialistes ou produit des soupes phoniques pour supermarchés, le plasticien contemporain expose un concept ou des croûtes pour ignorants en vacances.

Or, ce double aspect de la production artistique reflète les deux aspects de la production industrielle : sur un versant, s'exhibe le savoir, la technique, le concept, catégories en amont de la production industrielle. Sur l'autre, l'objet de consommation facile à digérer, catégorie en aval de la production industrielle. Sur les deux faces, se revendique la négation du sujet humain, ainsi que l'affirmation des modèles de pensée de l'industrie. La culture, sur la scène dominante, n'est plus qu'un reflet du monde productiviste, une propagande pour l'idéologie de la croissance, sous une forme élitiste ou populaire.

Ainsi, la véritable culture, obstacle à la planification du monde qu'exige la rationalisation du profit, est remplacée par une propagande de divertissement, qui, en sur-

face, détourne la vigilance de l'exploité et, en profondeur, légitime, par les valeurs qu'elle répand, la quantité, la technique, le savoir objectif, tout en dévalorisant le subjectif, c'est-à-dire le sujet humain, sa dimension intuitive, sa part non maîtrisable, mystérieuse et vivante.

Après avoir détruit les sociétés non industrielles, puis la nature, la société de croissance nous pénètre plus profondément en détruisant la culture. On dirait que, la planète étant limitée, l'économie productiviste n'a plus comme issue que de coloniser l'intérieur de l'homme.

La barbarie actuelle s'attaque, en Occident, moins aux corps qu'aux esprits. C'est en proposant aux corps une relative sécurité que notre société défend sa dimension civilisationnelle. À l'heure où les esprits sont agressés, nous n'avons jamais autant entendu parler de sécurité. La réduction des droits de l'homme à la protection corporelle, en assimilant l'individu à une masse de chair et de sang, est une interprétation pornographique des valeurs. La liberté devient le chauffage central et la matraque contre les délinquants.

Les sans domicile fixe qui meurent de froid dans la rue montrent cependant que les corps commencent à être atteints. Mais ils sont considérés comme des déchets, c'est-à-dire ne pouvant se recycler dans un système de production non remis en question. Des corps en trop, qui débordent sur les trottoirs, c'est encore une image d'abondance, vécue comme un problème de gestion et non d'inhumanité.

La pornographie existait-elle avant l'image ? L'image a un effet de sidération qui n'est pas sans rappeler l'image absolue, le cadavre, cette représentation de l'homme qui persiste après la mort, ce déchet qui parle tout seul, cette automaticité, ce leurre. L'image, dans sa dimension spectaculaire et dans son utilisation comme propagande, s'oppose à la parole comme la mort à la vie.

L'art contemporain qui expose des cadavres, témoigne de la culture ramenée au leurre absolu.

La croissance, qui colmate tous les vides, enlève toute perspective, empêche toute pensée, est une culture de la sidération. Nous sommes hypnotisés devant le cadavre industriel et publicitaire qui mime, dans une atroce articulation, la vie que nous détruisons.

Pour se décoller de la chair pornographique de la société de consommation, il faut recréer des vides. Ce sont les espaces de gratuité, la lenteur, le temps retrouvé, la distance du mystère et de l'intuition, les singularités individuelles qui permettent le lien social.

À l'illimité de l'image, opposons la limite du réel. Décroître, c'est faire des choix, exercer la pensée. Choisissons la décroissance plutôt que la barbarie, tant que le choix est possible.

Jean-Luc Coudray